

Tivi Etok : graveur d'histoires, conteur d'images

Le monde de Tivi Etok de Jobie Weetaluktuk et Robin Bryant.
Institut culturel Avataq et les éditions MultiMondes, 207 p. [ill.]

Nelly Duvicq and Valérie Bernier

Number 225, March–April 2009

Phénomènes contemporains de la culture inuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duvicq, N. & Bernier, V. (2009). Tivi Etok : graveur d'histoires, conteur d'images / *Le monde de Tivi Etok* de Jobie Weetaluktuk et Robin Bryant. Institut culturel Avataq et les éditions MultiMondes, 207 p. [ill.]. *Spirale*, (225), 16–18.

Tivi Etok : graveur d'histoires, conteur d'images

LE MONDE DE TIVI ETOK de Jobie Weetaluktuk et Robin Bryant

Institut culturel Avataq et les éditions MultiMondes, 207 p. [ill.]

par NELLY DUVICQ et VALÉRIE BERNIER

La Grande Place au Salon du livre de Montréal. Nous sommes le 21 novembre 2008, il est dix-neuf heures. En présentation spéciale, Tivi Etok, artiste, chasseur, conteur du Nunavik. Autour de lui, à la table, sa petite nièce Lydia Etok traduit, et Donat Savoie, ancien négociateur fédéral en chef du Nunavik, mène l'entrevue. La musicalité des mots prononcés en inuktitut par l'ainé trouvera ce soir des oreilles attentives ; son discours chargé d'émotion, de culture et d'histoire atteindra le public. Un Inuk descendu de Kangiqsualujjuaq parle de son livre, intitulé *Le Monde de Tivi Etok* lors de la plus importante exposition commerciale du livre au Québec. Un événement en soi !

Publié par l'Institut culturel Avataq et les éditions MultiMondes, le témoignage de Tivi Etok a été recueilli par Jobie Weetaluktuk, un auteur et cinéaste d'Inukjuak qui a été appuyé dans le travail éditorial par l'auteure jeunesse Robin Bryant. Ainsi, l'entrevue donne une forme plus participative à la réflexion développée sur cet artiste, son passé, son art et sa culture. Loin d'être une simple biographie, *Le monde de Tivi Etok*, un ouvrage trilingue — par ordre d'apparition inuktitut, français et anglais — correspond davantage à une manière de penser inuit, présentant sous de multiples formes (photographies, estampes, dessins, textes) les différents aspects d'une vie, celle de Tivi.

Tivi Etok s'amuse de se voir en couverture d'un livre. Pourtant, l'artiste possède une réputation internationale. Depuis le début des années 1970, ses estampes attirent l'attention des spécialistes d'art inuit et reflètent une pratique singulière pour le moins originale. En 1975, il est le premier Inuk à diffuser sa collection de gravures. Tivi Etok n'est pas un « simple artiste », il est un chasseur, détenteur d'histoires anciennes ou vécues, graveur et dessinateur. Toutes ces pratiques s'alimentent et se répondent les unes les autres.

Tivi Etok est né en 1929 dans un campement à Qirnituartuq, proche du village de Kangiqsualujjuaq situé sur la rive est de la rivière Georges. Toute sa vie, il a sillonné l'est de la baie d'Ungava, là où se rencontrent le Québec et le Labrador, deux régions séparées par une frontière politique, mais indistinctes du point de vue géographique.

L'expérience quotidienne de ce « territoire où vivre » — traduction littérale de Nunavik — a permis à l'ainé de compléter le savoir qu'il avait reçu des générations précédentes grâce à la tradition orale. Son territoire, il le pense comme un tout en mouvement, chargé d'émotions, instable et soumis à la contingence.

Le lecteur retrouvera l'imaginaire du Nord, de l'Arctique, pays de neige et de glace, vaste étendue de toundra. Mais le récit, de l'intérieur, dans une communauté du Nord du Québec, en surprendra plus d'un.

De la culture du récit au récit culturel

Une succession d'événements a permis à Tivi Etok de devenir l'Inuk qu'il est aujourd'hui et les premières pages, où l'on relate ses « premières fois », nous plongent dans un récit d'initiation. Dès lors, le lecteur pourra concevoir toute la saveur du premier poisson attrapé, les odeurs du premier festin partagé. Il sondera aussi la fierté d'être consacré par la communauté après une première chasse réussie. La première rencontre avec un *Qallunaaq*, terme qui signifie « celui qui a de gros sourcils » et qui désigne l'homme blanc, témoigne d'un instant fragile, sur le fil du rasoir. D'abord marquée par l'inquiétude, cette première rencontre avec un Blanc, un arpenteur en l'occurrence, se matérialisa en une agréable surprise. Le mystère l'entourant s'est dissipé au moment de prendre le repas. Invité dans la famille de Tivi, l'homme refusa l'assiette qu'on lui proposait, il prit la viande de phoque, se coupa une énorme portion dont la taille laissa tout le monde bouche bée et la mangea crue. À partir de ce moment, l'homme blanc, qui possédait de surcroît des rudiments d'inuktitut, était intégré.

Le récit prend une valeur historique lorsqu'il raconte l'établissement de la première coopérative en 1959 et l'élection de son premier conseil d'administration. À cette occasion, il raconte : « *Quand la région a été rebaptisée Nouveau-Québec, j'ai pensé que c'était simplement un changement symbolique. Ma seule préoccupation était que notre coopérative amène les gouvernements à reconnaître notre*

peuple et montre que nous pouvions nous diriger nous-mêmes. » Cette phrase trouve son écho dans l'actualité dans la mesure où, aujourd'hui, les Inuit du Nunavik concrétisent leur objectif d'autonomie gouvernementale. En décembre 2007 a été signée une entente de principe pour la création d'un gouvernement régional du Nunavik, dont la mise en place est prévue pour 2011-2012.

La langue des Inuit

Dans la langue des Inuit, l'inuktitut, le mot *Inuit* désigne plusieurs personnes. On dit un *Inuk*, des *Inuit*. L'Office québécois de la langue française préconise que les mots étrangers importés dans la langue française doivent prendre l'accord en genre et en nombre, selon les règles de celle-ci. Donc, il faudrait dire *des Inuits*, *la culture inuite*. Mais plusieurs s'opposent à cet accord en raison de la nature plurielle de ce mot dans sa langue d'origine.

C'est dans ces conditions que l'orthographe du terme *Inuit* fait débat. Il est même l'objet d'une *querelle* dont l'histoire remonte à plus de trente ans. Lorsque dans les années 1970, le mot *esquimau* est remplacé par le terme *Inuit*, la question orthographique ne se posait pas. Que ce soit les spécialistes, les médias ou le public, la forme invariable *Inuit* est utilisée par tous. D'ailleurs, en 1979, l'Office québécois de la langue française entérine cet usage. Mais en 1993 un linguiste de l'Office décide de rétablir l'accord en genre et en nombre au nom de l'intégrité de la langue française. Qu'en est-il alors de celle de la langue inuit ?

Derrière ce débat en apparence strictement linguistique émergent des enjeux politiques et identitaires. Le respect de la culture passe par la langue. L'usage correct d'un terme selon les standards de la langue d'où il est issu participe à la reconnaissance de la spécificité d'une culture. Nous voici donc au cœur du discours revendicatif des Inuit, spécialement au Nunavik puisque un certain nombre d'entre eux sont francophones, contre un processus de standardisation francocentriste. ●

par NELLY DUVICQ

Les survivances du passé ne sont pas de simples anecdotes ; bien que fascinantes, elles répondent à l'historicité d'une vie qui devient alors l'allégorie d'une culture et assure sa permanence. Une partie des photographies reproduites dans *Le monde de Tivi Etok* ont une valeur historique certaine, la plus ancienne datant de 1947. Elles illustrent des scènes de vie dans les années 1950 et 1960 au sein des communautés du Nunavik, des instantanés rares et précieux.

La narration menée par Tivi Etok montre que la chasse, l'art et le conte sont intimement reliés, car leur apprentissage résulte d'une seule et même pratique, celle de l'observation. De la même manière qu'il a appris à fabriquer des harpons, il a appris à produire des images en mêlant une lecture du territoire, de la culture et de son propre imaginaire. Tous les lieux semblent alors ouverts si nous savons les lire.

Passant ou passeur, témoin ou gardien, guetteur ou veilleur, l'Inuk habite son monde, porte sa culture et les expérimente à l'infini. Le récit pour Tivi Etok est un moyen de traverser les mondes, dont les mots agencent les retours. À travers les légendes dont il fait le récit dans la dernière partie, il reconnaît l'existence d'une échelle différente et ouvre sa solitude à la présence des alentours, au bruit des choses. Dès lors, l'imaginaire se déploie, sans seuils, dans ses gravures, comme si les espaces s'écoulaient sans se fixer.

Au commencement, il y avait la pierre

En inuktitut, *artiste* se traduit par *sanaji* et signifie « celui qui fabrique ». Tivi Etok a commencé à dessiner bien avant d'apprendre qu'on pouvait gagner sa vie en tant qu'artiste, à une époque où il savait déjà chasser. Ses premiers dessins, productions éphémères réactualisées par ses souvenirs, ont été gravés à même le sol : « *Quand j'étais enfant, j'avais l'habitude de dessiner dès que je trouvais une étendue de sable lisse et fin. Je dessinais des animaux de toute sorte. Je dessinais même des villages, bien que je n'aie jamais vu de bâtisses.* » D'aucuns diront que tous les enfants dessinent, mais les premières productions de Tivi annoncent déjà la démarche de l'artiste qu'il deviendra : celle-ci consiste à représenter non seulement ce qui se dévoile au regard, mais une réalité invisible, qui ne se révèle qu'à l'esprit. Sa carrière d'artiste se concrétise lorsqu'il va suivre un cours de gravure à Puvirnituk, à l'ouest du Nunavik.

Si l'on connaît principalement de l'art inuit la sculpture sur pierre, la gravure constitue la spécialité de Tivi Etok, bien qu'il lui arrive encore de dessiner. Il faut savoir que le bois étant rare dans les territoires nordiques, les Inuit ont adapté les techniques de la gravure sur bois à la pierre, créant ainsi une forme d'expression dont le moyen même de production se trouve dans leur environnement immédiat. Le travail du graveur se fait en collaboration avec l'imprimeur, d'où l'importance du rôle joué par les coopératives dont la création, dans les années 1950, avait pour objectif de promouvoir le développement local. Sur le plan de la technique, les pierres sont encrées de noir, mais les détails ajoutent une touche de réalisme, en reproduisant, par exemple, les poils des fourrures des vêtements ou des animaux. À la limite du figuratif, ses estampes ne sont pas sans rappeler certaines œuvres des surréalistes, à la différence que les sujets sont inspirés de la réalité nordique et des mythes propres à la culture inuit.

La production des artistes inuit se fait le plus souvent en fonction du Sud : ce sont principalement les gens du Sud qui achètent leurs œuvres, le matériel vient du Sud et c'est au Sud que les œuvres sont exposées. Il n'y a toutefois pas d'amertume de la part de l'auteur devant ce constat. Tivi a une vision particulière de la valeur de l'art : par exemple, il considère que la gravure exige beaucoup de travail, car il faut polir la pierre, graver le motif et l'imprimer alors que le dessin n'implique qu'une seule étape. Pourtant, les deux se vendent le même prix, alors il lui semble plus avantageux de dessiner. Il précise également que les œuvres illustrant des légendes ont une plus grande valeur au sens où leur prix est considérablement plus élevé. Cet ouvrage, dans lequel plusieurs estampes sont reproduites, ne vise pas à enseigner les techniques utilisées par Tivi Etok, mais bien à montrer ses œuvres.

Épopée intime : du vécu physique à l'expérience fabuleuse

Parmi les thèmes qu'il aborde dans ses œuvres, certains relèvent de son histoire familiale, comme les scènes de chasse et de pêche. Une certaine légèreté marque son style et une pointe d'humour transperce certaines estampes ; dans celle qui représente les méthodes traditionnelles de pêche, par exemple, deux Inuit dos à dos affrontent des créatures normalement inoffensives, un poisson et une loutre, dans une scène où les pêcheurs, couverts de morsures, les vêtements déchirés et une botte en moins, ne semblent pas avoir le dessus. Ainsi, l'artiste exploite un sujet traditionnel, mais il le tourne en dérision et de manière à ce que sa représentation soit transgressive.

La signification des gravures de l'artiste peut échapper à l'observateur non initié, au sens où elles réfèrent le plus souvent à d'anciennes légendes ou au monde des esprits. Dans l'estampe illustrant la légende des *Ikküit*, un esprit marin émerge lors d'une chasse au phoque et tente d'attraper l'homme qui pagaie énergiquement pour fuir. Ces esprits, qui visuellement nous apparaissent comme des monstres, possèdent à la fois des caractéristiques humaines et animales, créant des créatures hybrides étranges, souvent menaçantes. Dans les gravures de Tivi Etok, l'homme est souvent en difficulté. Il doit faire preuve d'humilité devant cet animal qui a le pouvoir de le nourrir, mais qui peut tout autant devenir une menace.

Ces récits surnaturels ne sont pas des fables, mais des réalités en soi : « *Comme pour bien des Inuit, les récits surnaturels contenus dans ces pages ne sont pas des contes aux yeux de Tivi. Ils sont aussi réels et indélébiles que les*

Inuit eux-mêmes. [...] Même de nos jours les Inuit vivent des expériences du paranormal qu'ils peuvent raconter aussi clairement qu'ils vous diront comment éviter un poisson ». En observant les photographies de cet ouvrage, on n'a aucune difficulté à imaginer que ces territoires sont peuplés d'êtres surnaturels dans la mesure où le paysage lui-même semble être surnaturel. Depuis l'arrivée des missionnaires anglicans dans les années 1870 et la conversion généralisée des Inuit, on retrouve également des effigies de Satan parmi les figures surnaturelles, certaines pouvant être chassées par la prière.

Avec les estampes de Tivi Etok, nous ne sommes plus dans la sphère collective de la tradition orale de la culture inuit, mais dans un récit personnel d'expériences individuelles. Le lecteur voyage des cauchemars aux scènes de chasses qui tournent à la rencontre du troisième type : parfois la bête chassée n'est pas celle que l'on croit, mais une créature fantastique qui menace de disparaître, laissant le chasseur bredouille, ou encore mettant la vie de celui qui la rencontre en danger.

Ce récit a une valeur qui dépasse l'enquête anthropologique, il révèle un véritable enseignement, la manière dont les aînés inuit partagent leur savoir. Le lecteur peut être surpris par les confidences de Tivi Etok sur sa vie, mais c'est lui qui a proposé ce projet, d'un mouvement de partage spontané avec le lecteur. Dès lors, nous ne sommes plus dans un imaginaire du *dehors*, mais dans un imaginaire du *dedans*.

Ce livre témoigne de la pensée de l'auteur, et, plus longuement, de la pensée inuit en général, et ce, à travers trois vecteurs — la chasse et la pêche, la culture traditionnelle, l'art — qui se rencontrent et s'entremêlent pour former la trame d'un récit complexe qui se développe le long d'une ligne poreuse entre tradition et modernité. S'il est sans équivoque attaché à sa tradition, il n'en demeure pas moins lucide par rapport aux enjeux de la société contemporaine axée sur la diffusion. ●

Nick Sikkuaq, sans titre (Chamans émergeant de l'eau), 2003
Crayon de couleur, 14 x 16 po
Avec l'aimable permission de la Marion Scott Gallery, Vancouver

